

*Hommage à **Esther Brinkmann** par Elizabeth Fischer*

Prix des arts appliqués

Bijou un jour, bijou toujours

Esther, l'organisation de la soirée de remise des Prix Culture et Société de la Ville de Genève veut que tu ouvres les feux. Les feux, quoi de plus juste en parlant de toi. Créatrice, bijoutière, tu sais dompter le feu, élément essentiel dans la fabrication des bijoux. Le feu c'est aussi la flamme que, comme professeure, tu as su réveiller puis entretenir constamment chez tant d'étudiants qui sont maintenant des designers accomplis. Tu as été un mentor, celle qui porte la flamme, flamme que j'ai le privilège de voir aujourd'hui animer les étudiants du département que tu as fondé.

Créatrice et professeur, professeur et créatrice : l'alliance de ces deux univers fait d'Esther Brinkmann une figure incontournable des arts appliqués et du design à Genève. On lui doit la naissance de l'Ecole genevoise du bijou contemporain, dont la floraison essaime loin à la ronde. Directrice de la section de création bijou à l'Ecole supérieure d'arts appliqués de 1987 à 2005, elle posa les bases d'un enseignement supérieur en Design bijou unique en Suisse. Les créateurs formés sous sa férule font partie des chefs de file du bijou contemporain. Ils sont actifs dans le monde entier - designers, enseignants, galeristes. Tous témoignent de sa passion exigeante pour son art et sa transmission. Pierre d'angle d'une tradition de design bijou, ce département demeure l'un des creusets de la relève suisse et mondiale grâce à l'aura de sa fondatrice.

Esther Brinkmann appartient à la génération de créateurs qui ont complètement renouvelé l'art du bijou, à un moment où ce domaine se retranchait dans des formes et contextes conservateurs. Grâce à ces créateurs téméraires, les catégories du précieux, de l'esthétique, de la matière, de la valeur ont été remis en jeu et transformés, multipliant le champ des possibles dans le bijou, lui conférant un nouvel éclat.

La force de son œuvre est d'être sous-tendue par une vision qui passe par la maîtrise de chaque détail, de la matière au concept, du bijou à l'écrin, du visuel au physique. Sa pratique du design bijou est au fondement de ce qu'elle nomme le « bijou d'auteur », une discipline en soi, avec tout ce que cela exige de rigueur et de persévérance. Le bijou d'auteur est une déclaration, essentielle, qui oblige le créateur à prendre position, qui stimule le renouvellement du regard sur l'objet et la manière de le porter.

Pour Esther Brinkmann, le bijou est un déclencheur - de questions, d'émotions, de désirs, de sensations. Son bijou de prédilection est la bague, qui habille l'expression gestuelle et en modifie la perception interne et externe. L'écrin, dont elle fait sa marque de fabrique, prolonge l'objet et renforce son caractère, participe du rituel de ranger, découvrir ou redécouvrir le bijou. Ainsi, le bijou suscite des prises de conscience corporelle, il rehausse mouvements et attitudes, il ouvre les perceptions, il stimule l'esprit, il provoque sensations et sentiments. C'est à une expérience incarnée que nous convient les bijoux d'Esther Brinkmann. Nous nous réjouissons déjà de découvrir la suite de ses explorations.

Elizabeth Fischer, responsable Design bijou et accessoires HEAD – Genève

Hommage à Jacques Boesch par Zsuzsanna Szabo

Prix Action culturelle

Mesdames, Messieurs,

Au nom de la commission du prix « action culturelle », j'ai le plaisir de prononcer ces quelques mots afin de rendre hommage au travail de Jacques Boesch, dont le parcours a témoigné d'un engagement fort sur plus de quatre décennies, durant lesquelles il est intervenu dans des milieux sensibles et variés. Les Grottes et Saint-Gervais font partie des grandes étapes de ce long parcours, mais c'est en particulier son travail au sein des affaires culturelles des HUG auquel je souhaiterais rendre hommage ce soir.

« Jacques Boesch, pendant des années, et un peu à l'écart, puisque l'hôpital est situé un peu à la marge, s'est attaché à développer une culture de projet, de réseaux et de partenariats intégrés au quotidien... ». Ces quelques lignes proviennent d'une des nombreuses publications qui ont vu le jour aux affaires culturelles des HUG au temps de Jacques Boesch. Si elles ne résument pas l'ensemble de son action, elles ont le mérite de poser les principes auxquelles notre jury a été sensible.

D'une part, considérer l'hôpital, non pas comme un lieu où l'art et la culture seraient simplement importés, mais comme un contexte où peut se développer un travail ancré dans le présent avec, et je le cite, « la considération portée à la dignité de chaque personne et, en particulier, à son désir d'advenir – l'attention portée à chacun, là où il en est, avec ses qualités et ses difficultés. ».

D'autre part, envisager l'hôpital comme un lieu de dialogue tourné vers la spécificité du milieu hospitalier, mais à la fois largement ouvert vers la Cité. Chargé des affaires culturelles sur le domaine de Belle-Idée dès 1998, puis responsable des affaires culturelles de l'ensemble des HUG dès 2001, Jacques Boesch a œuvré à une meilleure compréhension et à une représentation plus juste de la santé et des maladies mentales en particulier.

En dernier lieu, la volonté d'instaurer un travail de réflexion de fond, mené en parallèle des actions quotidiennes, et qui a abouti à la production de nombreuses publications rédigées avec ses collaborateurs. Des publications réalisées dans un esprit de modestie, mais qui s'ancrent dans une continuité théorique et qui proposent des repères pour les générations futures d'acteurs culturels, sensibles aux dimensions relationnelles que peuvent faire émerger l'art et la culture.

Le prix d'action culturelle décerné ce soir à Jacques Boesch, et dont il est le premier lauréat, lui est attribué pour l'énergie déployée pour la mise en place d'actions justes et en adéquation avec la sensibilité du milieu hospitalier, mais également pour l'audace et l'intelligence avec lesquelles il a su se tenir entre deux temporalités : celle, immédiate, de l'action au quotidien, menée sur le terrain, et celle, plus lente, propre à la réflexion et à la transmission des expériences. L'action culturelle ne se reposant pas sur des formules acquises, mais sur la remise en question continue et le renouvellement des méthodes employées que seuls la prise de recul et le temps de la réflexion permettent.

Zsuzsanna Szabo, médiatrice culturelle

*Hommage à **Claire-Anne Siegrist** par **Didier Raboud***

Prix des Sciences

Au début de ce mois, nous apprenions que le vaccin expérimental contre le virus Ebola, testé aux Hôpitaux universitaires de Genève, donnait ses premiers résultats positifs, signalant qu'une étape majeure venait d'être franchie dans la lutte contre l'épidémie qui s'est déclarée en Afrique de l'Ouest, il y a une année.

Cela se passe à Genève et ce n'est pas un hasard. Il y 15 ans, en effet, Genève a été la première ville d'Europe à créer une chaire de vaccinologie au sein de la Faculté de médecine de son Université. Depuis, grâce à l'investissement personnel de Claire-Anne Siegrist, titulaire de la chaire dès sa création, la ville du bout du lac est devenue une référence internationale en matière de vaccins et de lutte contre les épidémies.

Vacciner. Un geste simple. Mais combien de résistances pour le faire accepter. Les virus et les microbes, c'est toujours chez les autres. On se fait vacciner quand on voyage dans un pays lointain, feignant d'ignorer que les virus sont partout et voyagent, eux aussi, sans se soucier des frontières.

Pour mesurer le chemin parcouru ces quinze dernières années, rappelons qu'il n'y pas si longtemps, la vaccinologie était à peine abordée dans le cadre des études de médecine. On ne se posait guère la question de savoir pourquoi certains vaccins fonctionnent et d'autres pas, et pourquoi certains fonctionnent mieux chez certaines personnes que chez d'autres. C'est précisément ce genre d'interrogations qui a conduit Claire-Anne Siegrist à vouer sa carrière à la vaccinologie.

Pédiatre de formation, elle s'est intéressée à l'immunologie. Son approche scientifique de la vaccinologie apporte des éléments vérifiables sur les vaccins, cruciaux dès lors qu'il s'agit d'une question de santé publique. Claire-Anne Siegrist s'investit également dans des avancées très pratiques, en lançant Viavac, un carnet de vaccination électronique intelligent, qui permet au patient d'être plus actif dans la gestion de sa santé.

Nommée professeure à l'Université de Genève en 1999, elle rejoint l'Académie suisse de médecine en 2002, avant de prendre les rênes de la Commission fédérale des vaccinations, un poste qu'elle vient de quitter. Elle est ensuite nommée membre du Comité britannique pour la vaccination et l'immunisation, puis du Groupe stratégique consultatif d'experts de l'OMS. Enfin, l'an dernier, elle est désignée coordinatrice d'un vaste projet soutenu par l'Union européenne pour tester l'un des vaccins les plus prometteurs contre Ebola.

La carrière de Claire-Anne Siegrist, originaire de la commune de Vernier et arrière-petite-fille de Gustave Juillard, premier doyen de la Faculté de médecine et recteur de l'Université, illustre à quel point l'espace de proximité exceptionnelle dont jouit Genève, avec la présence d'une grande université, d'un grand hôpital et d'organisations internationales comme l'OMS dans un rayon d'à peine quelques kilomètres, est un atout au service de l'humanité.

C'est donc tout naturellement que nous tenons à lui rendre hommage ce soir.

Didier Raboud, secrétaire général adjoint de l'Université de Genève

Hommage à Jean François Billeter par Yves Flückiger

Prix des Sciences humaines

Né à Bâle en 1939, M. Jean François Billeter est un sinologue suisse, mondialement réputé, professeur honoraire de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève. Il a fait des études de lettres à Genève, puis de chinois à Paris. Il fut le premier étudiant suisse à séjourner en République populaire de Chine, à Pékin, de 1963 à 1966, avant de terminer sa thèse à l'Université de Genève sur le philosophe Li Zhi. Il est devenu ensuite assistant à l'Université de Zürich et a créé dans les années 70, à l'Université de Genève, le premier enseignement d'histoire chinoise de Suisse romande, puis, à la fin des années 1980, le premier programme complet d'études chinoises. Avec son épouse Wen Billeter (1940-2012), qui était d'origine pékinoise, il a innové en matière d'enseignement de la langue et d'analyse de la syntaxe du chinois.

En 1989, il a publié chez Skira le premier ouvrage de synthèse sur la calligraphie chinoise, qui est devenu un classique réédité dans une version remaniée chez Allia en 2010 (« Essais sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements »). Cet essai analyse la calligraphie chinoise comme un art savant et subtil qui donne accès à l'un des noyaux de la pensée chinoise traditionnelle, « l'idée de l'activité parfaite ». Il montre aussi comment l'art de l'écriture, tel que les calligraphes l'ont conçu, est intimement lié à un ordre culturel, social et politique, celui de la Chine impériale.

M. Billeter a quitté l'Université de Genève en 1999 pour pouvoir se consacrer aux travaux que l'enseignement ne lui permettait pas de mener à bien. Dans plusieurs ouvrages, dont les « Leçons sur Tchouang-tseu », données au Collège de France en 2000, il a profondément renouvelé l'étude de ce philosophe chinois ancien, mort vers 280 avant notre ère. De ces travaux ressortent une pensée autonome, importante pour la philosophie en général, sur des sujets comme notre rapport au corps ou les liens entre philosophie chinoise et politique. Le jury du Prix des Sciences humaines a relevé que les travaux du professeur Billeter sur la pensée chinoise font autorité chez les sinologues du monde entier. Ses livres, dont certains sont traduits en chinois, anglais, espagnol, italien, revêtent une dimension philosophique et occupent une place d'honneur dans la bibliothèque des non spécialistes. Sa réflexion sur l'écriture, sur la traduction et l'interprétation de l'altérité est fondamentale et reconnue comme telle, même en Chine.

Son pamphlet « Contre François Jullien » publié chez Allia en 2006 s'en prend avec vigueur au "mythe" qui fonde, selon lui, l'approche de la philosophie chinoise par le plus prolifique et le plus célèbre des sinologues français : celui de la Chine comme "autre" radical de l'Occident. Jean François Billeter critique les méthodes de lecture des textes philosophiques chinois par François Jullien et pointe les limites du concept d'"immanence" présenté comme la clé de la "pensée chinoise".

Tous ceux qui ont eu l'occasion de l'entendre ont été frappés par les qualités pédagogiques, l'exigence intellectuelle et la précision linguistique de Jean François Billeter dans son discours. Son enseignement reste partiellement accessible grâce à une dizaine de cours enregistrés dans les années 1990 qui ont été mis en ligne par l'Université de Genève, notamment une « Histoire de la pensée chinoise » et une « Introduction à la civilisation chinoise et à la Chine d'aujourd'hui ».

Les travaux de Jean-François Billeter font honneur à la Ville qu'il habite et le jury du prix « Sciences humaines » est très heureux de saluer, par ce prix qui lui est attribué ce soir, un pionnier en études chinoises dont les recherches ont des conséquences dans le domaine de la communication entre langues et cultures mais aussi dans celui de la philosophie voire de la psychiatrie.

Yves Flückiger, vice-recteur de l'Université de Genève

Hommage à **Daniel de Roulet** par Martin Rueff

Prix de Littérature

1. La commission littérature a décidé de décerner le Prix de la Ville de Genève à l'écrivain Daniel de Roulet. Il me revient au nom de cette commission de prononcer l'éloge de notre lauréat en surmontant un triple péril : celui indiqué par Gide quand il dût parler de Paul Valéry – nous en parlerions mieux, commençait-il, s'il n'était notre ami ; celui de parler d'un auteur généreux et prolixe auteur d'une trentaine de livres en moins de deux minutes ; celui de prononcer l'éloge d'un grand vivant sans l'embaumer dans l'oraison funèbre.

Ce triple péril indique trois figures du ridicule : un ridicule privé, un ridicule académique, un ridicule existentiel – et trois formes d'offense : contre l'ami, contre l'œuvre, contre la vie.

Chacune et chacun sait maintenant à quoi s'en tenir.

2. Né en 1944, Daniel de Roulet est venu tardivement à l'écriture – c'est en 1991 qu'il se fait connaître par *A nous deux, Ferdinand* (Canevas). Ce premier roman fut suivi en 1993 par *Virtuellement vôtre !* (Canevas) qui lui valut le prix Michel Dentan. La trilogie *La ligne bleue*, *Bleu siècle* et *Gris-Bleu* qui tient partiellement du roman familial, publiée aux Editions du Seuil a fait de lui l'un des romanciers les plus originaux de la Suisse romande. Depuis, une vingtaine de livres se sont succédés au pas de course (l'expression est voulue pour évoquer le rythme de ce marathonien qui a aussi consacré de nombreux textes à la course – nous pensons à *Courir*, écrire notamment, *Zoé*, *2000* mais aussi à un petit texte publié plus récemment : *Ecrire courir*, un même élan.

Architecte de formation, puis spécialiste en informatique, de Roulet dispose d'un savoir qui lui permet de nous interroger sur le sens et la fonction du progrès scientifique ainsi que sur les impasses de la technologie. De Roulet n'a pas choisi pourtant la voie de l'essai, mais celle de la fiction. Il peut ainsi multiplier les points de vue sur ce monde aux accélérations subites. La complexité des trames, le choix de la discontinuité, la distance par l'humour sont autant d'inventions littéraires par lesquelles l'écrivain nous rend sensible au monde comme il va, c'est-à-dire comme il ne va pas. On pense à la fable comique de *Virtuellement vôtre* (1993) sur le piratage informatique d'un hôpital new yorkais, ouvrage qui a désormais vingt ans et qui a acquis une valeur prophétique tant il annonçait sans faillir les fables et les réalités du cyber terrorisme. On pense au *Silence des abeilles*, publié chez Buchet Chastel en 2009. On pense à la très émouvante lettre publiée en 2011 – Tu n'as rien vu à Fukushima. L'écrivain s'interroge : « le romanesque d'un côté, la technoscience de l'autre. Rien à changer ? ». Son livre fait bouger l'évidence de ce partage. Chez De Roulet, la capacité à intégrer science et technologie dans l'univers littéraire ne relève ni de la science-fiction, ni d'un simple effet de réel : elle nous confronte avec nos angoisses, nous permet de les rejoindre et de nous en distancier par l'amour et le rire. Etre écrivain ce n'est peut-être plus permettre d'habiter poétiquement la terre, mais expliquer comment faire quand nous ne le pouvons plus.

3. En 2014, Daniel de Roulet a révélé qu'un certain nombre des livres qu'il écrivait depuis vingt-cinq ans formaient une fresque intitulée *La Simulation humaine*, qui regroupe 10 romans, 297 chapitres, 2 familles, l'une japonaise, l'autre européenne, prises dans l'aventure du nucléaire d'Hiroshima à Fukushima, 18 figures historiques, 12 lieux et près de 30 personnages. Les dix tomes qui constituent ce cycle sont parus de manière autonome sans qu'il soit nécessaire d'en connaître un pour comprendre le suivant. En concevant avec des ingénieurs informatiques des applications qui permettent de lire les dix romans dans la simultanéité. Daniel de Roulet a su aussi se rendre attentif aux possibilités numériques du livre. Il est résolument moderne.

Si *La Simulation humaine* fait écho à la *La Comédie humaine*, on peut dire de Daniel de Roulet qu'il ne se contente pas, comme Balzac le prétendait, d'être le secrétaire de la société européenne. Il ne répond pas aux injonctions de l'époque : il transforme l'époque en injonction. C'est une des prérogatives des grands écrivains.

4. L'œuvre de Daniel de Roulet s'inscrit dans une époque qu'elle essaie de comprendre par les voies de la création littéraire. La Suisse et Genève sont partout présents dans sa prose – à la fois par des lieux symboliques, par un souci écologique constant et par une réflexion sur la politique internationale. Daniel de Roulet est fidèle à un certain « esprit de Genève » qu'il contribue à saisir. On lira à propos ses chroniques : *Nationalité frontalière*, publié chez Métropolis en 2003, et *Un glacier dans le cœur*, vingt-six manières d'aimer un pays et d'en prendre congé (2009).

Permettez-moi de citer la préface :

on naît dans un pays par hasard, on parle une langue par hasard, on est donc Suisse francophone par hasard. Il n'y a que l'écriture qu'on puisse choisir. Et grâce à elle, peu à peu on se fait une idée qu'il est possible de vivre en paix avec ses origines. Car nous autres Suisses, nous allons jusqu'à souffrir du bonheur d'être suisses.

Ces textes sont à la fois des études, des chroniques, des exercices d'admiration (pour Walzer, pour Ramuz, pour Giacometti, pour Rousset, mais aussi pour Jean Tinguely ou Yves Laplace) ce sont aussi des manières de prendre congé et « de traverser les frontières en riant » pour citer une belle formule de Daniel de Roulet. C'est surtout une éthique de l'attachement qu'on distinguera d'une politique de l'enracinement. Car, pour un écrivain de la racine et de l'enracinement, le lien est donné tandis que pour un poète de l'attache le lien est construit, fragile. Pour un écrivain de la racine et de l'enracinement, il y a une naturalité du lien telle que si cet enracinement devenait impossible, la poésie se nourrirait de la nostalgie de son lieu propre, rêve du rivage natal mêlé à la détestation du monde qui défait les attachements. Pour un écrivain de l'attache, il n'y a pas de lieu propre et la nostalgie se nourrit de cette perte décisive. De Roulet nous fait comparables aux compagnons d'Ulysse au moment du deuxième et dernier départ imaginé par Dante, quittant irréversiblement cette île où ils avaient été de retour.

Nous voici donc définitivement nostalgiques.

5. On ne nous en voudra, pour conclure, de rappeler une formule si connue que nous ne mentionnerons pas son auteur : « rejetez vos illusions et préparez-vous à la lutte ».

Tenir le vrai contre l'illusoire, et, quelles que soient les circonstances, combattre plutôt que de se rendre, nous ne voyons pas qu'une littérature véritable puisse désirer autre chose. Le point est qu'aujourd'hui, sous le nom de littérature, on tente de nous imposer une maxime à vrai dire opposée, qui se dirait : « cultivez vos illusions et préparez-vous à capituler ». Certains, et des écrivains même, s'ingénient à présenter la littérature comme une médecine douce par les plantes ou comme une euthanasie d'enthousiaste. L'écriture serait une petite partie d'un vaste programme : rester en forme, performant, mais détendu, cool.

On a vu tant d'écrivains nous inviter aux petits bonheurs de la vie, ou aux prestiges de l'illusion sans lendemain. On en a vu d'autres ressusciter ces « valeurs » dont l'écriture et la pensée aidaient depuis longtemps à nous débarrasser, comme l'obéissance, la modestie, la supériorité coloniale, celle des blancs, celle des hommes, l'hostilité à la pensée vive, le culte du nombre, le millénarisme stupide, la religion vide, le repli sur soi, la haine de la langue.

Alors oui, il est important de rappeler aujourd'hui ce qu'est un véritable écrivain. De le rappeler ici à l'occasion de la remise de ce prix à Daniel de Roulet et de le remercier de maintenir au plus haut et sans grandiloquence l'exigence de l'écriture qu'on pourrait définir par une triple fidélité à soi, à la langue et à la communauté des parlants. Dans les pages initiales d'Un dimanche à la montagne, récit publié chez Buchet Chastel en 2006, Daniel de Roulet fait état de ses réactions à une terrible phrase de l'ex chancelier Schroeder : « je ne sais pas si vous êtes comme moi, je passe mes journées à combattre ce pourquoi je luttai dans ma jeunesse ». Or l'écrivain se cabre en entendant cet éloge de l'apostasie et du reniement et interroge – « suis-je moi aussi prêt à pleurer sur le souvenir d'une touffe d'herbe plus verte qu'ailleurs, contemplée au cours de ma jeunesse envolée ? les autres hommes ici présents pleurent-ils comme moi au cinéma ? » S'ensuit un grand récit de fidélité à soi, aux idéaux de la jeunesse, aux idéaux de l'amour – et on pense à la belle phrase de Georges Bataille : « Le monde des amants n'est pas moins vrai que celui de la politique. Il absorbe même la totalité de l'existence, ce que la politique ne peut pas faire ».

Tel est l'écrivain Daniel de Roulet capable d'absorber la totalité de l'existence. C'est pourquoi, on doit lui savoir gré, pour parodier le beau titre de son roman de 2013, Légèrement seul, de nous faire sentir, grâce à ses fidélités, légèrement moins seuls. Au nom de toutes et de tous, nous le remercions.

Martin Rueff, professeur de littérature à l'Université de Genève

*Hommage à **Georges Descombes** par **Béatrice Manzoni***

Prix des Arts plastiques

Pour décrire la contribution particulière de Georges Descombes dans le champ de l'architecture, il faudrait évoquer minutieusement son rapport au territoire, au projet, au dessin, au chantier, au livre, à l'enseignement, ses connivences intellectuelles, les compagnonnages qu'il constitue à l'occasion de chaque projet avec des artistes, d'autres architectes, des botanistes, des géologues, des philosophes, etc. Un ensemble ouvert qu'il reconfigure à chaque projet en réponse à un contexte et qui inscrit sa pratique dans le champ de la culture. J'ai choisi pour illustrer cette posture singulière de m'attarder sur le projet qui l'occupe aujourd'hui depuis bientôt 15 ans.

Il s'agit de la revitalisation de l'Aire à Genève, un projet de reconfiguration territoriale et paysagère qui n'a que peu d'équivalent en Suisse. Un projet initié en 2001 par un concours remporté par le groupement pluridisciplinaire – superposition – conduit par Georges Descombes et qui intègre des objectifs liés au paysage, à la nature, à la protection contre les crues, à l'agriculture, et aux loisirs. Un projet qui concrétise la vision du plan de zone de 1936 de Maurice Braillard qui prévoyait un maillage de « surfaces publiques » reliant la campagne au centre-ville à partir de la mise en valeur des sites.

C'est à partir de la revitalisation de la rivière que sont établis de nouveaux rapports qui équilibrent les usages agricoles, les usages urbains et les espaces naturels. Le projet restaure en effet des milieux naturels – berges, fossés, haies, bosquets. Il conserve l'ancien canal et le transforme en jardin public, en promenade. Il dessine des ouvrages – pont, digue, emmarchements, chemin, assises qui tissent des liens entre les espaces et les différentes échelles du site.

Georges Descombes travaille à partir du socle géographique, des composantes naturelles du site mais aussi des usages du territoire et des traces de l'activité humaine. Il aborde le paysage dans sa dimension culturelle et temporelle. Ainsi, c'est le temps qui complète le dessin comme dans cette 3^{ème} étape où la rivière creuse son lit dans un espace tellurique « formé de grands losanges » géométriquement dessiné et qui sont progressivement érodés par les phénomènes naturels.

Indissociable de ce projet, l'enseignement que Georges Descombes dispense pendant plus de 25 ans à l'Institut d'architecture de l'université de Genève jusqu'à sa fermeture en 2006. Un enseignement du projet qui marque plusieurs générations et notamment le postgrad « architecture et paysage » qui rassemble des personnalités de grandes qualités. Son enseignement est toujours alimenté par les projets qu'il mène en parallèle. Le Parc en Sauvy à Lancy, aménagé entre 1980-1986, nous ramène à l'eau avec le ruisseau du petit Voiret. Cette réalisation est fondatrice d'une démarche de projet qui part toujours du site, et se conçoit comme un processus de modification « de ce qui est déjà là ».

Il faut évoquer les projets d'espaces publics développés dans les années 90 en ville de Genève, comme la place de Pré-Lévêque, le parking St-Antoine, la place de Neuve pour lesquels Georges Descombes s'est beaucoup investis. Si malheureusement, il s'agit de projets non réalisés, ils ont certainement contribué à nourrir une culture de l'espace public genevois. Sa participation en 1991 à la commémoration du bicentenaire de la Confédération pour le tronçon genevois de la Voie Suisse fut aussi remarquable. Il travaille en associant plusieurs artistes à sa démarche et aménage un chemin et un belvédère au bord du lac des Quatre-Cantons.

On lui doit aussi le Bijlmer Memorial dans une cité à Amsterdam, où il intervient sur les lieux d'un crash aérien survenu en 1992. Plus récemment, on lui doit le parc de la Cour du Maroc à Paris avec le paysagiste Michel Corajoud et la place Nautique à Lyon Confluence.

Prix Culture et Société 2015 de la Ville de Genève

Au terme de cette évocation, je vous encourage à vous promener le long de l'Aire pour découvrir la qualité de ce projet. Vous croiserez sûrement Georges Descombes à l'ouvrage avec les ouvriers et les collaborateurs poursuivant sa conception d'un projet ouvert et fédérateur.

Béatrice Manzoni, architecte et urbaniste

*Hommage à **Laurent Aubert** par Roderic Mounir*

Prix de Musique

Chaque été, un festival nyonnais bien connu érige son «village du monde» à la périphérie des réjouissances officielles. Et à Genève, un cycle de concerts affiche, parallèlement au classique et au jazz, une programmation de musiques dites «colorées». Le métissage, perpétuel work-in-progress, ne saurait-il se passer d'un label spécifique, d'une assignation à l'altérité? Il y a fort à parier que nous soyons tous «l'Autre» de quelqu'un...

«World music». Entrée dans notre vocabulaire il y a une trentaine d'années, cette dénomination est sujette à caution. «World»... Où commence et s'arrête le monde? Qui en trace les contours?

Bidies, foulard, gilet cachemiri, barbe, cheveux longs et lunettes rondes aussi loin qu'on s'en souviennent. Laurent Aubert a vingt ans à l'ère hippie, besoin d'ouvrir grand ses fenêtres, de découvrir et comprendre. Il prend la route de l'Inde, du Népal, de l'Afghanistan. A son retour, il étudie la musicologie à l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel et approfondit sa connaissance des musiques du monde. En 1974, il est le premier diplômé en ethnomusicologie. Lui-même musicien, il s'est frotté au piano, au banjo, à la guitare électrique, à la flûte, aux percussions, au luth indien. Membre fondateur de l'AMR, association dédiée aux musiques improvisées, Laurent Aubert organise en son sein ses premiers concerts de musiques traditionnelles, avant de rendre autonomes les Ateliers d'ethnomusicologie, installés rue Montbrillant. En 1984, il entre au Musée d'ethnographie, où il occupera le poste de conservateur du Département d'ethnomusicologie jusqu'en 2011.

Il existe une photo de Laurent Aubert prise en 1973 lors de son premier «terrain», une séance d'enregistrement à Patan au Népal. En jean, pieds nus, yeux fermés, assis en tailleur parmi les musiciens Newar, il paraît absorbé. Plus de quatre décennies consacrées corps et âme à la musique des autres.

Loin de pérorer doctement ou de se murer dans des certitudes, Laurent Aubert a relevé «les défis de l'ethnomusicologie». Cette science vieille de plus d'un siècle dont personne ne semble pouvoir donner une définition satisfaisante. Etude de «la musique de l'Autre», pour paraphraser un livre à succès signé Laurent Aubert. Par-delà les scissions artificielles entre oralité et musique écrite, l'ethnomusicologie s'est peu à peu imposée comme l'étude de la musique dans son contexte culturel, sans exclusive géographique ni ethnique. Chercheur, auteur d'une abondante littérature, directeur d'institution et organisateur d'événements, Laurent Aubert a ancré les cultures du monde dans la Cité, par ses expositions thématiques au Musée d'ethnographie, ses festivals de musiques et danses aux Ateliers d'ethnomusicologie, où de nombreux stages sont aussi dispensés à la population genevoise par des musiciens souvent migrants, venus de tous les coins de la planète.

Le monde est une vaste maison, riche d'une multitude de familles que Laurent Aubert a pris soin de ne jamais hiérarchiser. Eternel optimiste, il garde face aux écueils de la mondialisation une foi intacte dans les vertus du multiculturalisme. On imagine son trouble à la vue des migrants s'échouant sur nos côtes, lui qui en a tant accueilli dans ses Ateliers, au prix de tracasseries administratives, demandes de visa, invitations officielles et autres justificatifs.

Au MEG, sa contribution majeure aura été la renaissance des Archives internationales de musique populaire, fondées en 1944 par l'ethnomusicologue roumain Constantin Brailoiu. Ce fonds riche de plusieurs milliers d'enregistrements originaux recueillis à travers le monde, il l'a tiré des placards, l'enrichissant de nouveaux sons et le numérisant pour en faire aujourd'hui une phonothèque accessible au public, y compris sur la toile. C'est l'un des patrimoines ethnomusicologiques les plus importants d'Europe.

Madeleine Leclair, qui lui a succédé à la tête du Département d'ethnomusicologie du MEG, dit avoir été impressionnée, en arrivant à Genève, par la place unique qu'occupe le musée dans la ville et son

offre culturelle. De Laurent Aubert, elle admire la capacité à évoluer avec la même aisance dans les milieux académiques pointus et dans les communautés de musiciens migrants, auxquels il a offert une tribune.

L'un d'eux est Kara Sylla Ka, chanteur, guitariste et danseur d'origine peul du Sénégal. Tout juste débarqué à Genève au milieu des années 1990, il est recommandé à Laurent Aubert par le musicien, journaliste et producteur Vincent Zanetti. Le directeur des Ateliers appelle Kara sur le champ pour lui confier l'animation d'un stage. Les liens noués ne se sont jamais rompus. « Les Ateliers ont été mon ambassade, ma maison », résume Kara. En avril 2015, quand Laurent Aubert repasse de l'autre côté de la scène, de retour à l'AMR pour jouer du luth afghan au sein de l'ensemble Nuryana, c'est l'admiration d'un musicien à un autre qui s'exprime: «Tu m'as épaté! Je ne savais pas que tu jouais aussi.»

Ce Prix récompense des personnalités qui ont fait rayonner Genève dans le monde. Laurent Aubert a fait rayonner le monde dans Genève, et son mérite n'en est que plus grand.

*Hommage à **Georges Schwizgebel** par Myriam Kridi dit par Matilda Tavelli Cunado*

Prix des Arts de la scène

Genève a donné à la culture quelques enfants turbulents, tonitruants et tapageurs. Des grandes gueules, ainsi que l'on a coutume de définir les Genevois dans le reste de la Suisse. De Jean-Jacques Rousseau à Alain Tanner, en passant par Michel Simon ou Charles-Albert Cingria, la tradition voudrait presque qu'on ne devienne grand, à Genève, qu'en haussant le ton jusqu'au niveau des étoiles.

On en oublierait presque que l'esprit genevois a toujours été singulièrement double : à ces rugissements féroces d'écrivains, penseurs et artistes, répond le silence quasi monacal d'autres écrivains, penseurs et artistes. A l'ombre de leurs salles de montage, de leurs ateliers ou de leurs chambres d'écrivain, ceux-ci construisent patiemment, avec minutie, des œuvres elles aussi monumentales. Robert Pinget, qui disait n'avoir « pas d'autre vie que celle d'écrire », était de cette race-là. Tout comme Michel Soutter, sans doute, avec sa folie douce et cette gentillesse qui contredisait de si belle façon l'adage voulant que seuls les tyrans feraient de grands cinéastes.

C'est à un représentant de cette tradition genevoise, celle de la retenue dans la grandeur, de la patience dans le génie, de la bonté dans l'intelligence, que nous avons voulu rendre hommage, en décernant le Prix Culture et Société pour les Arts de la scène de la Ville de Genève à Monsieur Georges Schwizgebel.

Auteur d'une vingtaine de films d'animation virtuoses et bouleversants, tant par leurs aspects techniques qu'artistiques, Georges Schwizgebel est l'un des cinéastes d'animation les plus reconnus au monde. Il a construit au fil des décennies une œuvre souveraine, libre, enchanteresse, qui doit autant à la peinture qu'à la musique, et presque tout à la poésie, dont elle est une variation en images.

Variation. Le mot est dit et pourrait contenir, à lui seul, une partie de la clé de l'œuvre. Georges Schwizgebel maîtrise mieux que quiconque l'art de la variation. Variation qui se fait volontiers, pour rester dans la métaphore musicale, art de la fugue : chez lui, paysages et personnages glissent dans un mouvement continu, quittent sans cesse le cadre pour y revenir aussitôt, sous d'autres formes, d'autres variations. L'élégance du trait, l'intelligence des motifs toujours similaires mais jamais répétés, la cadence heureuse des notes qui les soutiennent et les accompagnent produisent sur le spectateur un effet que l'on devra bien, tôt ou tard, appeler « effet Schwizgebel » : celui d'une immersion totale dans l'œuvre, dont on s'arrache avec la même difficulté que s'il s'agissait de quitter un rêve.

L'art de Georges Schwizgebel, qui n'a jamais cédé aux sirènes commerciales, est aujourd'hui enseigné dans de très nombreuses écoles d'art et a influencé des générations de cinéastes. Cannes, Ottawa, Annecy : les plus grands festivals au monde lui ont rendu hommage. Mais cela ne l'a en rien changé. Imperturbable, discret, tenace, Georges Schwizgebel est resté l'homme qu'il était, portant Genève au firmament de l'image animée sans rien en réclamer en retour. Il était temps qu'à travers ce Prix, elle lui rappelle combien il a compté, compte et comptera encore pour elle.